



HAL
open science

Denis Guénoun, trois soulèvements. Judaïsme, marxisme, et la table mystique. Etude critique.

Elisabeth Parmentier

► **To cite this version:**

Elisabeth Parmentier. Denis Guénoun, trois soulèvements. Judaïsme, marxisme, et la table mystique. Etude critique.. Positions luthériennes, 2019, pp.359-365. hal-03034886

HAL Id: hal-03034886

<https://hal.science/hal-03034886>

Submitted on 1 Dec 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Commentaire de l'ouvrage de Denis Guénoun
Trois soulèvements. Judaïsme, marxisme, et la table mystique
Labor et Fides 2019, coll. Lignes intérieures*

Élisabeth Parmentier

Les numéros correspondant à la pagination de la version imprimée sont placés entre crochets dans le texte et composés en gras.

Denis Guénoun offre avec cet ouvrage très personnel un partage d'humanité, une quête du « sens » dans les itinéraires riches de sa vie – un parcours donné et assumé, des étapes revendiquées comme décisives.

Un parcours si riche à la fois en itinéraires géographiques et en orientations professionnelles qu'il est difficile de le résumer. Après une enfance à Oran, puis en France après 1961, il enseigne d'abord les Lettres à Colmar et à Strasbourg et réussit l'agrégation de philosophie en 1970. Il consacra ensuite vingt années à l'activité et la création théâtrale. Homme de théâtre, fondateur de troupes, écrivain de pièces et de prose, metteur en scène, il prend la direction du Centre national dramatique de Reims. Après 1990 il privilégie la philosophie qu'il enseigne à l'Université de Strasbourg, puis la littérature de théâtre à l'Université de Nantes. En 1998 il est nommé professeur en Arts du spectacle à l'Université de Rennes. Puis en 2000 il devient professeur de Littérature française à la Sorbonne.

Cet auteur prodigue s'est essayé à des études diverses, en philosophie, en littérature, en théorie du théâtre, tout autant **<360>** qu'en pièces de théâtre, en prose et même en cinéma¹. Dans l'étape de sa création actuelle, il se tourne également vers les croisements entre philosophie et théologie².

* Élisabeth Parmentier, « Denis Guénoun, *Trois soulèvements. Judaïsme, marxisme, et La table mystique*. Étude critique », *Positions luthériennes*, 67/4, 2019, p. 359-365.

¹ **<360>** Pour son œuvre cf. <http://denisguenoun.org/>

² *Des verticales dans l'horizon (Six croisements entre philosophie et théologie)*, Genève, Labor et Fides, 2018.

L'ouvrage consacré aux « trois soulèvements » expose les trois grands mouvements qui marquent sa vie. La présentation que j'en ferai ici se limite à mes compétences, en tant que lecture d'une théologienne³.

« Soulèvement » dit la rébellion, mais aussi le relèvement, l'élévation, le saisissement, l'émerveillement, le transport. Tout au long de l'ouvrage, ce levain de soulèvement transforme les réalités constituées : le judaïsme, le marxisme, la table « mystique », terme préféré à « chrétienne ». Le soulèvement laisse pressentir un autre sens, qui se manifeste comme une extériorité.

CORPS

« Mon père était grand ». C'est ainsi que débute le récit biographique, par le corps du père René A. Guénoun, déjà présenté dans un ouvrage précédent de l'auteur : *Un Sémite*⁴. Le corps du père inscrit le fils dans une filiation juive, quoique athée et la transmission d'une « fierté critique ». C'est aussi le corps communautaire des « Sémites méditerranéens », incluant les Arabes. Et un corps social : ses parents instituteurs, l'idéal « républicain », émancipateur, les Lumières, la pensée, l'intelligence. Un corps territorial: Juifs d'Algérie dans l'après-guerre et la décolonisation. Le corps du père ouvre au corps politique du marxisme et un idéal de justice choisi et assumé critiquement par l'auteur.

DON ORIGINEL

Ce corps de fidélités est ce qui fait poids, comme un legs, un don originel qui donne la mesure d'une vie : « L'héritage, <361> c'étaient les Tables » (p.13), tables des commandements, héritage non pas religieux mais d'exigence de droiture et de justice.

Dans cet itinéraire qui s'ancre au corps des Tables de la Loi, Denis Guénoun hérite d'une « dévotion pour l'idée morale », seule dévotion de son père (p.13), non au sens d'une contrainte mais de l'émancipation de toutes les servitudes et de l'honneur de faire partie d'un « peuple moral ». En témoigne la seule cérémonie de type religieux célébrée par la famille : Pessah, mémoire d'un « soulèvement », « exil libérateur » qui fonde un peuple, peuple constitué par un texte, un corps de Loi, reçu dans le désert (p.17). Le texte, et rien que le texte, reçu dans l'exil, fait le

³ Une version plus brève de cette lecture a été présentée lors d'une soirée de lecture à trois voix, avec la participation de l'auteur, à Genève, le 4 mai 2019.

⁴ *Un Sémite. Récit*, éd. Circé, 2002.

peuple. Le judaïsme n'est donc pas fidélité à une terre ou à un Etat, mais à une responsabilité : se laisser constituer comme peuple par la fidélité à la Loi : « Les Juifs, à mes yeux, n'ont été, pendant une grande partie de l'histoire humaine, 'que' ceci- qui ne les a certes pas exemptés de grandeur : les porteurs de la Loi, les porte-loi » (p.35).

Comme le corps du père et tout ce qu'il symbolise, la Loi apparaît comme advenue, *don*, sans que l'auteur ne veuille en connaître le donateur: « la Loi est reçue » (p. 31), elle est extérieure et « inscrite ». Qu'est-ce qui mène l'auteur à affirmer qu'elle n'est pas de main humaine ? Une intuition profonde, non justifiée, sinon par l'impossibilité qu'elle devienne idole comme les dieux-veaux d'or fabriqués, fait postuler à l'auteur la transcendance de la Loi.

L'insistance sur ce corps de Loi oriente la dominante de la quête personnelle de Denis Guénoun, d'une profonde fraternité humaine, le dépassement de l'injustice « insupportable » et des situations de pauvreté.

Cette quête mène l'auteur à adopter et assumer le marxisme dès sa jeunesse, dans une relation néanmoins très critique qui passe par des abandons, des désillusions, des relectures. Denis Guénoun affirme qu'il ne peut se résoudre à abandonner le marxisme parce qu'il donne des critères d'analyse efficaces et des méthodes pratiques, et surtout qu'il refuse l'abus et l'injustice. Mais la quête de l'auteur reste inassouvie car elle est plus radicale, recherchant une « force d'âme » ou une « puissance morale », une « énergie puissamment désintéressée » de fraternité et de bienveillance : « Ce qui nous manque, c'est une visée transcendante, une légitimité sans conditions : une insurrection de l'esprit » (p.79).

<362> DÉBORDEMENT

Un débordement inattendu arrive sans se laisser expliquer, et il demeure mystérieux. Denis Guénoun précise qu'il a demandé le baptême et qu'il participe à des vies paroissiales réformées. D'où lui vient cet « autre » sens, le « sentiment de transcendance » (p.86), qui est pourtant « une idée folle » impensable? De sa réflexion sur l'Infini du temps et du cosmos, de la conviction qu'il « y a du sens » (p.88), pressenti et poursuivi dans l'émotion esthétique, musicale, existentielle... C'est une « foi » qu'il n'hésite pas à qualifier ainsi, mais avec la difficulté qu'il ne

peut parler de foi en un « être personnel » qui lui paraît courir le risque d'un « confinement dérisoirement étroit pour l'élan universel qu'il exprime » (p.89).

L'Infini du cosmos et du temps comme expérience de transcendance est en effet l'une des plus puissantes possibles. La quête peut ici être lue en résonance avec celle d'Eberhard Jüngel, dans *Dieu mystère du monde*. Dans son dialogue avec l'athéisme, Jüngel part de l'affirmation que Dieu n'est « pas nécessaire »... parce qu'il est « *plus que nécessaire* »⁵. Le « plus que nécessaire », c'est l'amour, le véritable mystère du monde. « Et c'est par ce mystère de l'amour que l'homme, fixé sur le vouloir-avoir, passe à la liberté du pouvoir-être ». Il déploie l'exploration de cet amour dans l'humanité de Jésus comme venue de Dieu.

Mais le mystère n'est-il pas encore plus profond en observant l'humain: pourquoi sommes-nous capables d'amour plutôt que d'être simplement dans des liens d'intérêt ou de collaboration ? Pourquoi cet « excès » qu'est l'amour au sens du désir du don vrai, de la quête d'une ouverture sincère à l'autre ?

UNE AUTRE PAUVRETÉ

Denis Guénoun voit un aboutissement de sa quête dans l'« événement X » : « quelque chose a eu lieu », un « big bang historique », minuscule mais qui peut relever de « l'effet papillon » (p.97) qui transforme sur son passage.

<363> Le Sermon sur la montagne fut dans son itinéraire une clé de lecture de l'événement X. Mais là où l'on s'attendrait à une lecture politique ou éthique, Denis Guénoun a perçu plus de profondeur, un appel plus radical que l'engagement éthique. Se livrer à la suite de Jésus, c'est être totalement livré dans le don aux autres, dans le sens de Bonhoeffer de « l'être-là-pour les-autres ».

L'auteur refuse les termes de « messianisme » et de « Seigneur », car Jésus n'est « le Seigneur de rien, mais au contraire un homme qui s'est dessaisi de tout pouvoir, de toute prévalence, pour s'enfoncer dans la condition la plus humble, et parfois humiliée, et pour y attester que c'est là, et non ailleurs, qu'un principe transcendant est à l'œuvre » (p110). La logique est ici relayée par un « excès » : il ne s'agit pas de non-violence,

⁵ <362> Eberhard Jüngel, *Dieu mystère du monde. Fondement de la théologie du Crucifié dans le débat entre théisme et athéisme*, Paris, Cerf, coll. Cogitatio fidei, 1983 pour la version française.

mais d'un renversement de la violence pour y substituer « un don infini » (p.132) : tendre l'autre joue, aimer les ennemis, prier pour ceux qui persécutent.

On peut aller encore plus loin, en suivant le commentaire que fait Bonhoeffer de ce texte : c'est un amour qui assume une *nudité* et une pauvreté. Non la pauvreté de la seule condition humaine, mais celle qui arrive par cet appel même : les disciples n'ont plus rien de quoi se prévaloir, pas seulement matériellement mais spirituellement. Ils sont disciples d'un maître sans réussite, il n'y a que l'appel, non l'appel à être disciples pour Jésus, mais disciples pour les autres. Ils sont pauvres non dans le renoncement, mais dans le déplacement occasionné : l'appel n'est pas un choix, une option, mais la gratuité du simple fait de se mettre complètement à la disposition de Dieu. Une immédiateté qui transparaît dans les appels individuels – « viens suis-moi »⁶.

TABLE DE CÈNE : CORPS MYSTIQUE

Le corps de fierté des origines et le corps de fiabilité des Tables de la Loi peuvent-ils partager l'espace avec la Table de la Cène ? Denis Guénoun avoue un « hiatus » qu'il ne peut explorer (note 16 p.117). Passionnant hiatus, qui dit justement un pas de côté et non un chemin naturel entre Loi et Table mystique. Malgré tous les liens de mémoire, c'est une réalité nouvelle.

La Table tient de la table de l'hospitalité, mais pour la foi chrétienne elle dit plus : la puissance de la résurrection, l'air du monde nouveau, le saut dans l'inédit. La Table réunit la communauté qui vit *toute la réalité* du Christ. Remarquons bien qu'il parle de « réalité » et non de « signe ». Il fait ainsi parler Jésus : « Désormais, à dater de ce soir – et non de demain, non de la mort, mais de la Table - , ce que je suis, tout ce que je suis, corps et sang, matière et vie, tout se trouve entre vous, et en vous. Entre vous : parce que vous le partagez. En vous, parce que vous l'ingérez. Je n'ai plus d'autre réalité que celle qui vous incarnez, ensemble (dans le partage) et chacun (par l'ingestion) » (p.115).

Un tel soulèvement balaie la question de substance des espèces, pour manifester la transformation de la communauté qui partage : « C'est, pour le coup, une effective transsubstantiation : toute la substance du

⁶ (<363>) Magnifiquement développé par Hans-Christoph Askani dans « *Nachfolge* ou : la pauvreté de la foi », in : *Le pari de la foi*, Genève, Labor et Fides, 2019, p.21-44.

Christ, sans aucun reste, est désormais dans le corps et la vie, collective et individuelle, de ceux et celles qui désormais le (la) portent » (p.116).

TRANSFORMATION

Encore la ligne entêtante de l'excès : « toute la substance du Christ ». La théologienne ne résiste pas à revenir à l'excès de colère de Luther lorsque face à Zwingli il tenait à affirmer que « ceci est mon corps » est bien *le Christ lui-même* et non un « signe ». Parce que le Christ reçu comme « donné pour nous » (insistance luthérienne : « pour nous »), transforme les personnes qui le reçoivent jusque dans leur être même, et, de plus, inscrit dans la corporéité de manière irrémédiable une appartenance éternellement abritée.

Dans cette radicalité le don total du Christ (dans le baptême comme dans la cène), est inscrit dans le corps même de ceux qui partagent, donné sans être à leur disposition. Zwingli le voyait bien dans le partage communautaire, mais Luther le voit surtout aussi dans l'ingestion.

Luther fait ainsi écho à cette transformation par le don reçu : « Le Christ, avec tous les saints, prend notre forme par amour pour nous, il combat avec nous le péché, la mort et toute forme de mal ; ainsi, enflammés par l'amour, nous prenons sa forme, nous nous en remettons totalement à sa justice, à sa vie et à son salut ; par la communauté de ses biens et de notre malheur, nous <365> sommes alors tous de la même pâte, un seul pain, un seul corps, une seule boisson, et nous avons tout en commun [...]. Nous devons en retour nous laisser transformer par cet amour, accepter comme les nôtres les infirmités de tous les autres chrétiens, prendre sur nous leur forme et leurs besoins, et leur faire partager tout ce que nous avons de bon afin qu'ils puissent en profiter ; voilà ce que sont la communion bien comprise et la signification de ce sacrement : nous sommes ainsi transformés les uns dans les autres et communions par l'amour sans lequel aucune transformation n'est possible »⁷.

C'est la subversion d'une conception intellectuelle ou raisonnée de la Cène. Le partage n'est pas une capacité, ni une décision éthique, ni un humanisme, mais un abandon. Se laisser transformer. Non un chemin de gloire ou de vertu, mais un abandon de soi dans une pauvreté : accepter comme nôtres les infirmités de tous les autres et non un statut

⁷ (<365>) Martin Luther, « Sermon sur le très vénérable sacrement du corps du Christ et sur les confréries », *Œuvres I*, Marc Lienhard et Matthieu Arnold (éds.), Paris, Gallimard, 1999, § XIV, p.318.

d'élite. Mais dans la force d'une « communion des saints » comme lieu où fondamentalement l'on peut se savoir abrité.

La réponse qu'apporte Denis Guénoun à sa quête est finalement l'exercice de son propre don de penser et de créer. Cette création aussi est en « excès » dans ses œuvres, manifeste dans sa grande prodigalité de modes d'expression, dans ses nombreux réseaux et espaces de relation et d'engagement.

Y aurait-il plus belle réponse existentielle que cette joie de créer, dont la permanence sur toute une vie est une grâce ?

Enfin, pourquoi lire cet ouvrage ? Un homme livre le sens qui l'a saisi, comme venant de l'extérieur, comme malgré lui. Il convie, dans son impatience espérante, à la recherche d'une justice et d'une bienveillante humanité. Sans idéologie, mais dans un partage d'amitié humaine. Au-delà de la finesse et de l'intelligence des analyses, c'est aussi ce qui transparaît entre les lignes qui touche : une sincérité sans besoin de paraître. Je dirai presque : enveloppé de pudeur, il dit le courage de la nudité de l'être humain au bord de l'Infini.